

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Lotfi AISSA

Lotfi Aissa est historien, professeur d'histoire moderne à l'université de Tunis (faculté d'histoire humaines et sociales), il est membre du Comité tunisien d'évaluation des recherches scientifiques au ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique. S'intéressant essentiellement à l'histoire comparée et anthropologie historique du Maghreb, il a été membre de plusieurs comités de direction ou de rédaction de la Revue tunisienne de sciences sociales (CERES), des Cahiers de Tunisie, du Centre de publication universitaire et de la Revue tunisienne de science politique. En 2019, il est lauréat du prix Tahar Haddad pour les recherches en humanités décerné à l'occasion du 35e édition de la Foire internationale du livre de Tunis

Habib

Le 3 décembre 2025 pour le programme “Histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb”. J'ai l'immense plaisir de rencontrer un collègue, un ami, Si Lotfi Aïssa, historien tunisien et professeur d'université. Je ne rentre pas dans les détails parce que je vais lui demander de se présenter dans un petit moment. Donc, c'est l'occasion d'échanger d'une manière très libre et très flexible de l'histoire de vie. Comment on devient historien en Tunisie ?

Lotfi

Avant tout, le plaisir est partagé. J'ai beaucoup de plaisir à vous recevoir ici chez moi. J'espère que nous réaliserons un échange très fructueux. C'est la première fois que je tente une expérience pareille.

Je commence par le commencement, un commencement très difficile. Définir le métier d'historien, c'est quand même prétentieux. Vous savez très bien que les historiens ont horreur des théories et de la méthodologie. Ils sont directement dans un aspect très proche de la documentation dont ils se servent pour écrire leur synthèse ou pour réaliser ce qu'ils ont envie vraiment d'écrire. Donc ce sera vraiment prétentieux de dire que le métier d'historien est tel et tel. Le métier d'historien, c'est de travailler sur le temps. C'est spécialement s'occuper de la question de la temporalité. C'est contextualiser essentiellement, mais aussi c'est critiquer les discours, c'est essayer de porter un regard

très critique qui va à l'encontre du discours présenté par l'auteur ou par l'historiographe ou par la pièce d'archives qu'on est en train vraiment de décortiquer. Voilà, d'analyser, de lire, c'est ça. Et puis il y a aussi une autre dimension, c'est peut-être bien la plus importante, c'est de confronter la documentation. La documentation nécessite, si on a vraiment une très bonne thèse, ou un très bon article, ou un bon produit qui s'organise d'une manière qui respecte les règles académiques, de pouvoir confronter plusieurs textes, mais aussi plusieurs genres, plusieurs genres littéraires, pour arriver à donner au lecteur cette dimension de liberté qui puisse porter un regard personnel non partial, mais aussi très libre, et qui vise une certaine émancipation de la réflexion. Ce n'est pas une orientation de la position, ce n'est pas cadrer avec la position de l'auteur. C'est le fait d'utiliser la proposition de l'auteur pour pouvoir surfer sur d'autres façons d'expliquer un document.

Habib

D'expliquer des phénomènes.

Lotfi

Exactement. C'est à travers les documents qu'on arrive à mieux comprendre, à mieux apprécier des phénomènes. Et je reste toujours sur cette dimension qui est la contextualisation. Parce qu'en dehors d'une contextualisation, il n'y a pas d'histoire. Quelle histoire sans contexte ?

Habib

On va revenir à ce point-là précis, mais j'ai une question qui est encore plus modeste, plus simple, elle est directe. Vous êtes qui, Lotfi Aïssa ?

Lotfi

Je suis né à Kairouan à la fin des années 50. J'ai fait mes études à Kairouan jusqu'à l'année du bac. Kairouan était pour moi un vivier vraiment très intéressant sur le plan architectural, mais aussi sur le plan personnel, il y a mes parents, il y a tous ceux que j'aime.

Habib

Dans la ville même ?

Lotfi

Dans la ville même, bien sûr, dans la ville même. Dans les quartiers, dans les arcanes d'une ville très, très ancienne, et qui me dépasse complètement. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai une relation très particulière avec cette ville parce que je la trouve vraiment énormément organisée, par rapport à ce que j'ai vu dans d'autres lieux, je trouve que nous avons là vraiment un prototype d'une ville qui répond fidèlement à la façon de tracer ou de bâtir une ville dans l'esprit arabo-musulman.

Habib

Comment vous avez découvert la ville de Kairouan ?

Lotfi

C'est en regardant les bâtisses, c'est en visitant les lieux. C'est en fait des formes de curiosité. Quand on est enfant, on est tellement curieux. On essaye par tous les moyens de porter un regard très particulier. C'est-à-dire qu'on ne se contente pas de ce qu'on regarde. On essaye d'être sur les toits, d'avoir plusieurs angles de vision qui nous permettent de rencontrer des mondes très différents. C'est-à-dire le monde féminin à l'intérieur des patio et des maisons arabes, l'ambiance des fêtes, la *ola*, le fait de préparer les réserves alimentaires, mais il y a aussi autre chose. C'est ce qu'on entend. C'est toute la journée qui est faite de psalmodes, d'appels à la prière. Ça donne un sens à la ville. Ça résonne dans la ville. Ce n'est pas le fait qu'il y a juste un appel à la prière. Ça résonne dans une architecture. Et ça donne vraiment envie d'écouter.

Habib

Ça donne l'ambiance.

Lotfi

C'est exactement ça. Ça donne une ambiance sonore très particulière. Quand je suis dans une ville d'architecture occidentale, je ne peux pas vraiment apprécier de la même façon ce que je suis en train de décrire. Mais au-delà de tout ça, il y a aussi l'aspect artisanal. Le fait qu'il y a énormément de métiers et un faisceau de métiers dans les échoppes, dans les ateliers et le travail minutieux de ces gens qui prend toute la journée. Il prend toute sa journée et je n'ai jamais regardé un artisan qui travaille vite. Ce sont des gens minutieux. Ça te permet de comprendre que la vie ce n'est pas de faire vite ou d'être lent, c'est d'être dans le rythme de la ville. J'ai énormément appris de ça, c'est le fait vraiment de vivre ça, de le regarder et de se dire après tout, quand on pose une question à un tisserand par exemple, combien ça va prendre de temps pour me préparer tel et tel accoutrement ? Il te dira il me faut deux semaines. Tu lui dis, non, moi j'ai envie vraiment de porter ça dans dix jours. Il te répond ce n'est pas grave, cherche un autre qui pourrait te faire ceci. Tu ne peux plus vraiment lui répondre. Il te dit, oui, ça va, cherche quelqu'un d'autre qui pourra te faire ça dans 15 jours ! Voilà, donc c'est ça qui est bon pour moi.

Habib

Vous étiez marcheur, vous aimez marcher ?

Lotfi

Oui, énormément.

Habib

Encore aujourd'hui ?

Lotfi

Encore aujourd'hui.

Habib

Et donc c'est aussi comme ça, c'est à pied ?

Lotfi

C'est à pied, effectivement que j'arrive à découvrir des choses, que j'arrive à apprécier aussi. C'est ça ma relation au temps, ce n'est pas le temps tel que l'Occident l'appliquait à toutes les autres civilisations. Le regard qu'il porte, c'est un regard, à mon avis, qui annule en quelque sorte les atmosphères. Si on arrive à porter un regard juste sur l'atmosphère, on arrive à saisir le temps. Et comme ça, on arrive à expliquer un phénomène. Kairouan m'a appris, enfin ça c'est personnel, Kairouan m'a appris à porter un regard que je trouve énormément juste sur le temps. Ça, c'est pour moi. Et ça n'implique que ma propre vision sur le temps.

Habib

Bien sûr. C'est à vous que je pose les questions. La famille était quel genre de famille ? Classe moyenne ? Plus populaire ?

Lotfi

C'est plutôt la classe moyenne. C'était des gens qui ne faisaient pas partie de la notabilité. C'était des artisans. Ma mère était artisane. Mon père était commerçant.

Habib

La maman faisait de la tapisserie ?

Lotfi

Voilà, c'est ça. C'est essentiellement là, c'est ça. Elle faisait de la tapisserie, elle était couturière aussi. Elle faisait beaucoup de choses. Elle aimait ce qu'elle faisait. Et ça, c'est un autre élément que je pourrais ajouter à mon dossier sur le temps. Parce que je la regardais quand elle travaillait et elle travaillait vraiment d'une façon minutieuse. Ça ne m'intéresse pas la dextérité, le fait d'avoir quelque chose de beau ou de bien fait est secondaire pour moi. L'amour qu'on met dans ce que nous faisons, c'est la chose la plus importante pour moi. Parce qu'elle m'émeut. Et je trouve ça vraiment extraordinaire. Quand je la regardais figurer le tapis, après avoir terminé le travail, et comment elle passait des heures et des heures à couper les nœuds pour arriver vraiment à trouver un espace conforme au premier choix, le premier choix qu'on donne à l'artisane quand elle fait du très bon travail. Pour moi, c'est vraiment une partie du plaisir. Parce que je la regardais du haut du toit.

Habib

C'était un *hoch arabi*.

Lotfi

Voilà, c'est ça. Dans le patio, c'est comme ça, elle mettait le tapis puis elle essayait de couper. Et moi, je la regardais d'en haut. Je trouvais ça vraiment merveilleux. Elle prenait beaucoup de temps, 4 heures, 5 heures, à faire ça. Surtout quand la journée est ensoleillée, et après l'après-midi, après la prière du *asr* et jusqu'à la tombée de la nuit, elle

était toujours dans son œuvre et elle travaillait. Elle ne disait jamais qu'elle était fatiguée et que ça la fatiguait. Non, au contraire, elle était là, elle était très, très bien. Et ça, moi, je l'ai préservé, cette vision des choses, je l'ai préservée. C'est-à-dire fournir énormément de temps, sans compter, pour ce que nous aimons. Ce que vous aimez, c'est quelque chose qui ne peut pas se compter en termes de temps. Et ça, c'est un dossier vraiment très, très important pour moi.

Mon père était vraiment une autre personne. C'était le commerçant futé et versatile, très à l'affût des affaires, sans pour autant vraiment être un grand richard, mais quand même, c'était un tempérament. Et parfois, il y avait une opposition entre nous. Moi, j'ai opté beaucoup plus pour cette façon plutôt cool, voilà. Lui, au contraire, il était vraiment très éveillé, il cherchait des opportunités, il ne voulait pas travailler beaucoup, il voulait gagner de l'argent, c'est tout. Cette façon de voir, je trouvais qu'il trichait, qu'il y avait de la triche là-dedans. Certes, il était beaucoup plus futé, beaucoup plus intelligent, mais il y avait de la triche. On n'arrive pas vraiment à percer avec une mentalité pareille.

Habib

Est-ce qu'il dépensait son argent le jour même ou le soir même ?

Lotfi

Oui, c'était ça ! Donc il gagnait beaucoup, mais il dilapidait pratiquement ce qu'il gagnait. Il vivait vraiment une vie de bohème, voilà, c'est tout. Tant mieux pour lui !

Habib

**Tant mieux pour lui, c'est extraordinaire. Ce genre de riche, on en a besoin parfois !
Surtout quand on est pauvre à côté, on a besoin de connaître...**

Lotfi

Oui, mais mon père, par exemple, il ne croyait pas à l'école. Ça ne veut pas dire qu'il ne donnait pas de l'importance. Non, au contraire. C'est comme tous les parents, et je crois que c'était vertical, totalement vertical. Va à l'école, apprends, fais tes devoirs, essaie d'être poli avec tes instits, etc. Non, non, tout ça, ça existait. Mais pour lui, bon, tu ne vas pas devenir... Fais ton beau parcours et laisse-moi tranquille. Voilà, tout simplement. Alors que ma mère, non. Elle comptait énormément sur l'école. Et elle m'a appris vraiment à respecter les instits et à les suivre, à bien écouter et à prendre tout mon temps pour répondre. "Ne t'engage pas à répondre à quelqu'un si tu n'as pas réfléchi". Ça, c'est tout ma mère. Ma mère, elle me disait, non, non, non, ne t'engage à répondre à personne lorsque tu n'as pas réfléchi à ce que tu vas lui dire.

Habib

Il vaut mieux ne pas répondre que mal répondre.

Lotfi

Exactement, exactement. Et c'est ça qui m'a permis de porter un regard idyllique sur l'école. L'école, mais aussi la bibliothèque.

Habib

Est-ce que je peux me permettre de vous tutoyer, qu'on se tutoie ?

Lotfi

Bien sûr, bien sûr.

Habib

C'est quand même plus facile. Parce que quand je tutoie, j'ai l'impression de parler en derija.

Lotfi

Non, non, allez-y.

Habib

Du coup, ton éducation c'est plutôt la mère qui l'a assurée ou plus le père ou les deux ? Quel dosage dans l'éducation quotidienne ?

Lotfi

C'est à la fois la mère et le père, mais les aspects sont très différents. Ma mère était beaucoup plus transversale et donc ça passait très vite. Et j'arrivais à saisir ce qu'elle voulait directement. Et puis, il y avait de la complicité aussi. C'est comme ça les anciennes familles. Dans la famille, le père est sur un piédestal, on n'arrive pas vraiment à parler avec lui comme s'il s'agissait de quelqu'un d'assez proche. Ce n'est pas le fait qu'il devienne notre ami, non, mais c'est toujours l'aspect vertical, tu dois faire ceci, tu dois faire cela, ne fais pas ceci, ne fais pas cela, c'est l'autorité parentale. Et quand on a un esprit révolté, moi j'ai vécu dans les années 60 et les années 70 j'ai commencé à être conscient de ce que j'avais envie vraiment de faire et ce que j'avais envie d'être. Il y avait une relation électrique, parce qu'il était installé dans une perspective assez traditionnelle. Le regard qu'il portait sur l'éducation, je le trouvais traditionnel.

Par la suite, j'ai bien compris vraiment que ce qu'il faisait c'était ce qu'il fallait faire, en fait. Mais bon, il y a d'autres aspects qui sont très intéressants. Par exemple, mon père aimait le cinéma. Il en raffolait. Et moi, j'ai été contaminé en quelque sorte.

Habib

Par le père ?

Lotfi

Eh oui, il aimait regarder le cinéma. Il aimait regarder les films.

Habib

Il les regardait à la télé ?

Lotfi

Non, à la salle cinéma, au contraire. Il allait au moins trois fois par semaine à la salle de cinéma pour regarder des films. Et des films pas spécialement arabes. C'était des films américains, des films italiens, des films français. Il m'a fait passer ça sans pour autant me

montrer aucune voie, ni me dire voilà, tu peux regarder, ça c'est l'école italienne. C'est moi qui ai pu par la suite.

Habib

Il y avait des films interdits ?

Lotfi

Oui. Il y en avait énormément. Mes oncles, par exemple, quand j'étais avec eux dans la salle cinéma et qu'une scène d'amour passait, ils ne voulaient pas que je regarde. Non, non, ne regarde pas, ne regarde pas. Alors que quand j'étais avec mon père, mon père regardait, il ne disait rien du tout. Et on était tous les deux à regarder la même chose. Et oui, je trouvais ça vraiment extraordinaire. Et il ne disait rien après. On ne s'expliquait pas sur le film, on disait voilà, on a regardé le film et c'est tout. Et on rentrait. Lui, il vaquait à ses affaires. Moi, je rentrais, mais ça bourdonnait dans ma tête. Et d'ailleurs c'est quelque chose d'extraordinaire, ça m'a permis de porter un regard sur le roman. Parce qu'il y avait des adaptations. Et je retenais les titres. Et chez le libraire, je demandais, est-ce que je peux trouver Albertine Sarrazin, par exemple, dans "La Traversée" ? Est-ce que vous avez "L'Astragale" ? Le libraire me demandait ce que je voulais, il me le commandait et il me l'apportait 15 jours après. Et quand il voyait mon père, il lui disait ton fils a demandé tel et tel ouvrage et mon père était tellement heureux parce qu'on l'avait regardé ensemble.

Habib

Et il voyait que ça vous avait donné l'envie de la lecture.

Lotfi

Voilà. Sans pour autant dire tu vas travailler, tu vas faire ceci, tu vas faire cela, il faut vraiment que tu persévères pour avancer. Non, non, ça c'est ma mère. Lui, il ne disait pas ça. Il disait, bon, tu vas au cinéma, tu veux regarder le football, on va y aller. Il ne disait pas tu veux, il disait moi je veux regarder le match de football, tu veux venir avec moi regarder le match de football ? Voilà, c'est tout ce qu'il disait. Et c'était à moi de dire si je voulais ou pas. Et de fil en aiguille, j'aimais à la fois le sport, le cinéma, la littérature et j'étais à l'école.

Habib

À partir de quel âge ?

Lotfi

À partir de 12-13 ans. C'est à partir du moment où je suis devenu assez conscient et que je pouvais vraiment déambuler dans la ville librement. Voilà. Lui, il a fait son boulot, il a fait son travail, donc je pouvais vraiment me déplacer comme je voulais. Bon, il avait un œil sur moi, il essayait de me dire ne fais pas ceci, ne fais pas cela, ne côtoie pas ces gens-là, essaie de faire ceci, cela. Il ne m'a jamais interdit quoi que ce soit. Par exemple, la première fois que je suis allé en maison close, il ne m'a pas fait de remontrances outre mesure.

Habib
Il l'a su ?

Lotfi
Bien sûr qu'il l'a su.

Habib
Comment il a fait pour le savoir ?

Lotfi
Parce que j'avais besoin de plus d'argent ! C'est tout, c'était comme ça. Parce que je voulais faire cette expérience et personne ne voulait comprendre quoi que ce soit. J'avais envie d'avoir un peu de sous. Il m'a dit je ne vais pas te payer ça aussi. Mais il m'a donné de l'argent quand même.

Habib
Franchement, on parle quand même d'un père tunisien.

Lotfi
Oui. Oui, c'était ça.

Habib
C'était en quelle année ça ?

Lotfi
Ça doit être au début des années 70, 72, 73.

Habib
Franchement, 70, 72, son gamin, même s'il ne le montre pas, il sait qu'il va aller quelque part où c'est interdit.

Lotfi
Oui, il savait, oui. Mais ça, ça a commencé à 17 ans peut-être. Je ne vais pas demander, voilà, c'est ça.

Habib
Évidemment, mais il acceptait de donner de l'argent, même si c'était caché, même si ce n'était pas direct.

Lotfi
Ce n'était pas direct. Lui, il disait voilà je te donne ceci pour ça, voilà, tu vas te régaler, c'est tout. Mais on n'était pas nombreux non plus à la maison, nous n'étions que quatre personnes. Ma sœur est la première, elle est l'aînée, et une année après je suis né. Et puis ma mère a eu un problème de santé, et elle n'a pas pu avoir d'autres enfants. Et peut-être que c'est vraiment quelque chose d'extraordinaire parce que ça nous a permis d'apprécier la vie à quatre, d'avoir notre mère à nous deux, à nous-mêmes, et d'avoir notre père aussi

à nous-mêmes. Et c'était une relation vraiment, je ne dis pas fusionnelle, mais assez proche.

Habib

Est-ce qu'entre le père et la fille c'était un peu le même genre de relation ?

Lotfi

Il était titillant par rapport à ses sorties, tout ça, parce que c'est la société, tu sais. Parce que c'est très difficile. D'ailleurs, elle s'est mariée très, très vite. Elle s'est mariée à l'âge de 18 ans, 19 ans. Pourtant, elle était très brillante, énormément brillante. Lui, au début, il a accepté qu'elle termine ses études à Tunis. Elle a terminé, elle a eu son bac. Et puis mes oncles ont dit que ce n'était pas bon d'envoyer sa fille à Tunis pour faire des études. Je crois que ça l'a intimidé et entre temps quelqu'un a demandé sa main. Et lui, commerçant comme il était, il a flairé l'opportunité, il lui a dit qu'elle n'allait pas avoir beaucoup plus que ce qu'il allait lui apporter. C'était une famille de notables, il y avait la maison, il y avait la voiture, il y avait tout. Lui, il était excellent, il savait très, très bien peser les choses. Et elle s'est mariée, donc nous sommes restés tout seuls, lui et ma mère, bien sûr, et moi dans un espace très, très grand, 500 mètres carrés. Eh oui, la maison faisait 500 mètres carrés, une grande maison, très, très grande maison. On l'a achetée presque rien, parce que le premier propriétaire s'était fait naturaliser français et il a été chassé de chez lui donc il est allé vivre à Tunis. Et la maison est restée comme ça, pratiquement délabrée. Et quand mon père a demandé à la louer, on lui a dit "Pourquoi la louer ? Tu peux toujours l'acheter avec le loyer." Il a payé les parts avec le loyer et on a campé vraiment dans la maison.

Habib

Vous l'avez encore, la maison ?

Lotfi

Oui, on l'a encore. Elle est dans le giron de la famille, oui.

Habib

Quand on ira à Kairouan la prochaine fois, on ira la voir. On va squatter !

Lotfi

Mais bien sûr, *marhaban* !

Habib

Est-ce que tu te rappelles le premier film que tu as vu dans la salle de cinéma ? Ou quel genre du moins ? Est-ce que c'était par exemple un western ?

Lotfi

Certainement j'ai regardé beaucoup de films avant d'être vraiment conscient que tel et tel titre est dû à tel et tel réalisateur, etc. Je ne peux pas, honnêtement, me prononcer affirmativement, pour le premier film. Mais les films qui ont retenu mon attention, c'était les films de Fellini, Amarcord, par exemple. C'est un film qui a retenu mon attention.

C'est peut-être bien deux ou trois séquences qui ont retenu mon attention. j'ai eu vraiment un plaisir fou à les regarder mais aussi à me dire que peut-être je serai un jour réalisateur et je me suis dit ça, je me suis dit tiens, pourquoi ne pas devenir réalisateur, parce que du cinéma comme ça c'est extraordinaire.

Habib

Alors je saute tout de suite sur l'occasion pourquoi vous ne l'avez pas fait ?

Lotfi

J'avais envie vraiment de le faire. Et en fait, j'ai fait maths sciences jusqu'à la sixième.

Habib

C'était un choix ou c'était le père ?

Lotfi

Non, non, c'était un choix. C'était un choix personnel. Jusqu'à pratiquement l'avant-dernière année, avant le bac, où j'ai choisi de changer de section, c'est-à-dire de faire Lettres. Pourquoi ? Parce qu'il y avait les cours d'appui en mathématiques et en physique. Tout le monde faisait des cours de soutien alors que mon père ne voulait pas que je les fasse. Ce n'est pas parce qu'il n'avait pas d'argent, c'est parce qu'il ne voulait pas. Pour lui, c'était comme ça. Il ne voulait engager aucun sou pour des cours de soutien.

Habib

Il était contre l'idée des cours de soutien.

Lotfi

Il ne voulait pas. Il me disait, si tu n'arrives pas à percer tout seul, change de section. Il me l'a dit, change de section. Essaie de voir là où tu es fort, mais il n'y aura jamais de cours de soutien. Moi, j'ai pris ce qu'il me disait pour de l'argent comptant. Et je me suis dit, bon, tant qu'à faire, je vais changer pour faire Lettres. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai fait lettres en sixième année, septième année, voilà. L'UDEC n'acceptait que des gens qui avaient fait Maths science. Elle n'acceptait pas de littéraires. Et moi, j'avais envie vraiment de suivre des études à l'UDEC et j'étais en France pour m'y inscrire. On m'a dit que la seule école qui pourrait éventuellement m'inscrire existait au Québec, au Canada. J'avais envie vraiment d'y aller mais je n'ai pas eu suffisamment de sous pour pouvoir m'inscrire. Lorsque j'étais en France, en 78, il n'y avait ni visa ni quoi que ce soit. Et puis c'était très facile l'accès aux universités. Le fait de s'inscrire ne posait pas vraiment de grands problèmes. Mais pour moi c'était le cinéma. Tant que je ne faisais pas de cinéma, il n'y avait pas de raison pour que je m'installe en France et je suis rentré. Et puis bon, j'ai demandé à faire de l'histoire. Et j'ai eu mon premier choix. J'ai intégré la faculté sans aucune conviction, je l'avoue, sans aucune conviction. Je suivais beaucoup plus les débats qui se faisaient ailleurs. Et surtout, je consultais des livres à la bibliothèque. Et j'entrais très, très peu au cours et aux travaux dirigés. J'ai passé ma première année et à partir de la deuxième année, j'ai commencé à carburger. Là, vraiment, j'ai commencé à travailler. Et j'ai commencé à apprécier ce que je faisais. J'ai commencé vraiment à comprendre qu'en fait, c'était une très, très belle discipline et qu'il fallait vraiment mettre les bouchées

doubles et travailler convenablement pour arriver à avoir un bon niveau. Et j'ai eu de très, très bons professeurs, honnêtement, je le dis comme je le pense. Vraiment de très, très bons. Et des Tunisiens, pas des moindres. En géographie comme en histoire. Il y avait Mohamed Hédi Cherif en histoire, bien sûr. Il y avait Ammar Mahjoubi, en histoire ancienne. Il y avait Hicham Djaït, évidemment. Il y avait Khalifa Chater, pour l'histoire contemporaine. Il y avait Ali Mahjoubi. Il y avait Bechir Tlili. Vraiment, il n'y avait que des bons, la crème de la crème. Et j'ai côtoyé tous les autres. Je les ai eus, que ce soit en cours ou en TD. Et je trouve vraiment qu'ils nous ont gratifiés d'une formation assez pointue.

Habib

C'était au 9 Avril ?

Lotfi

Au 9 Avril, effectivement.

Habib

On va revenir à tout ça. Mais je vais quand même revenir un peu au début, ça m'intéresse cette histoire. Il y avait des livres à la maison ?

Lotfi

Non. Les premiers livres c'était à la bibliothèque.

Habib

À la bibliothèque de l'école ?

Lotfi

Non, la bibliothèque publique. Et la déambulation à l'intérieur de la bibliothèque m'a permis, parce qu'il faut vraiment vivre dans l'ambiance de la vie de Kairouan. La vie de Kairouan, c'est une vie lente, très lente. C'est-à-dire qu'il y avait la canicule et il faisait très chaud et on ne pouvait ni jouer, ni s'installer au café, ni rien. Il fallait vraiment trouver une place où on pouvait vraiment à la fois passer le temps, mais aussi assurer une fraîcheur. Il n'y avait pas mieux que la bibliothèque publique, parce que c'était l'ancienne église de la ville de Kairouan. Elle était très fraîche ! Il y avait les livres. Et puis, petit à petit, j'ai commencé à apprécier les lectures dans les deux langues. Avant, je lisais juste dans la langue arabe et puis j'ai commencé à trouver un dictionnaire et à le mettre devant moi et à jouer à expliquer les mots. Je ne voulais pas lire. Au premier abord, je ne voulais pas lire. C'était juste pour connaître le mot. Ce mot là, qu'est-ce qu'il veut dire ? Ce mot-là, qu'est-ce qu'il veut dire ? Je lisais juste la page et je regardais, je ne comprenais pas. Je prenais le mot et j'essayais de l'expliquer. Je ne vous dis pas quel était mon plaisir à découvrir ces mots-là ! Et quand je rentrais il y avait à la maison uniquement le Larousse, et d'ailleurs ça avait été acheté dans les fournitures et mon père allait le rendre à la librairie parce qu'il ne faisait pas partie des fournitures ! Et on se chamaillait avec ma soeur sur le Larousse parce que je lui disais que ce mot voulait dire telle et telle chose et elle me disait non, va voir dans le Larousse. Et quand je rentrais à la maison, je regardais dans le Larousse. Je lisais, je regardais dans le dictionnaire et par la suite, quand je

rentrais à la maison, je regardais dans le Larousse. Ça m'a décomplexé par rapport à la langue française. Ça m'a totalement décomplexé.

Et par la suite, j'ai commencé à lire et à acheter des journaux, par exemple j'achetais Le Monde Dimanche, c'est tout. Je ne pouvais pas acheter Le Monde. J'achetais Le Monde Dimanche, je laissais de côté un peu d'argent pour la livraison du dimanche parce qu'il y avait les pages littéraires et j'en raffolais. Je lisais et ça me faisait vraiment quelque chose d'extraordinaire parce que par la suite j'arrivais à discuter avec des gens beaucoup plus âgés et beaucoup plus avancés. Et ils disaient de moi "Tiens, il lit très bien. Il lit le Monde, tiens. Il lit tel et tel livre, il connaît tel et tel livre, il connaît tel et tel roman". Et je trouvais ça vraiment gratifiant, comme pas possible. À Kairouan, les gens se déplaçaient ou vivaient en groupes, en petits groupes. Il y avait les poètes d'une part, il y avait les philosophes. Je parle des enseignants. Les poètes c'était des arabophones, ceux qui faisaient histoire géo et qui faisaient philosophie étaient beaucoup plus portés sur la langue française. Ce n'était pas de la littérature, c'était beaucoup plus de la culture générale. Et moi, j'en raffolais. Je ne voulais pas de la littérature. Et ça a ouvert mon esprit et ça m'a permis d'apprécier les études pour ce qu'elles m'apportaient comme plaisir. Pas des études pour persévérer et avancer dans une carrière.

Habib

Est-ce que tu te rappelles les premiers livres que tu as pris avec l'intention de les lire ?

Lotfi

Non, c'était beaucoup de livres. Par exemple, l'un des premiers ouvrages que j'ai lu, c'est un peu bizarre ce que je vais dire, c'est une anthologie de la poésie. L'anthologie de Hallaj.

Habib

À quel âge ?

Lotfi

16 ans, peut-être. 14, 15, 16 ans. Je l'ai trouvée à la bibliothèque et j'ai énormément apprécié à la fois le texte et la traduction, il y avait à la fois le texte et la traduction française. Et j'étais subjugué par la traduction. Parce que le texte, déjà, est très difficile. Et comment les gens arrivaient à avoir la même chose dans la langue française que dans la langue arabe ? Et je me suis dit, tiens, voilà ce que ça veut dire être calé en littérature. Être calé dans les lettres. Et encore, en ce temps-là, à 16 ans, je crois, j'avais déjà choisi sciences. Donc tout ça pour dire que j'étais assez à cheval, très à cheval entre le fait de persévérer dans une discipline très difficile parce qu'il y avait les séries à résoudre bien entendu, il y avait aussi les exercices en physique donc ça bouffait énormément du temps et ça ne laissait pas beaucoup de temps pour la lecture. Et donc, quand on a vraiment un petit moment, une plage comme ça qui s'ouvre, une petite brèche, on essaie de porter un regard sur la littérature. Et je trouve ça vraiment extraordinaire. En français, le premier livre que j'ai lu, c'était "La cavale" (*Albertine Sarrazin*). C'est pour cela que j'en ai parlé. Et "La cavale" parce que j'avais regardé le film.

Habib

C'est le film qui a envoyé vers le livre.

Lotfi

Exactement. Il m'a envoyé directement vers le livre. Et j'ai pu le commander, j'ai pu le lire de bout en bout. Et j'ai pu vraiment avoir une idée terrible, très claire, sur ce que ça voulait dire le milieu carcéral. Comment une femme pouvait vivre dans une prison. Il y a un côté très voyeur dans le livre, mais il y a des lettres très, très belles, écrites par une plume particulièrement belle. Cette femme, ce bout de petite femme qui n'a pas vécu très longtemps, elle est morte à 30 ans, 32 ans, 33 ans, elle a eu le Goncourt, cette dame. C'est par la suite que j'ai pu vraiment suivre son parcours et la connaître, elle, pas ses écrits. Avant, c'était les écrits qui m'intéressaient, tout simplement, c'était les écrits, comment une femme pouvait vraiment nous produire tel et tel. Et puis, les classiques, j'en ai lu beaucoup de classiques, comme tous les gens de ma génération. C'était programmé à l'école donc ça ne faisait pas vraiment grosse mine par rapport à ce que je lisais librement.

Habib

Et en arabe, il y avait des livres ?

Lotfi

Oui, il y avait beaucoup de livres, énormément de livres. Dans la bibliothèque, il y avait un paquet de romans.

Habib

Dans tes lectures ?

Lotfi

Oui, il y avait des romans, il y avait des livres d'histoire, il y avait des livres de philosophie, il y avait des anthologies de poésie, il y avait beaucoup de choses. Et je lisais, je lisais. C'est un lieu où je vivais. Je passais peut-être 6 heures, 7 heures par jour. Chaque jour, je m'installais à 9h30, à 10 heures, et je restais et puisque ça ne fermait pas avant 6 heures, je restais. Je restais jusqu'à 4 heures, 5 heures, et je rentrais chez moi. Pas chaque jour, bien sûr ! Mais je le faisais souvent, très souvent, quatre à cinq fois.

Habib

Le premier auteur arabe qui te vient comme ça à l'esprit ?

Lotfi

Pour moi, c'était Taha Hussein. Taha Hussein, parce que c'est un classique et parce que la notoriété de Taha Hussein était très, très importante. Mais aussi Najib Mahfouz. Najib Mahfouz, tout ce qu'il a écrit, vraiment il est extraordinaire parce que toute une génération s'est forgée à la langue arabe à travers lui parce qu'il l'a rendue vraiment accessible et puis il l'a rendue très moderne. Avant, Cherkaoui, tous ces gens-là ne donnaient pas vraiment un grand plaisir à la lecture c'était une lecture beaucoup plus

littéraire qu'une lecture romanesque. Là, Mahfouz, Abdel Koudouss aussi, mais bon, ce n'est pas comme Mahfouz. Mahfouz, c'était vraiment quelqu'un de très important.

Habib

C'est en profondeur dans la société. On connaît la société égyptienne à travers Mahfouz.

Lotfi

Oui, mais la lecture, ce qui reste, c'est le fait de lire ça très jeune. Ce n'est pas Mahfouz le romancier, c'est l'impact de Mahfouz sur quelqu'un qui était déjà adolescent ou dans l'adolescence. Je trouvais ça vraiment extraordinaire. Ça nous émancipait, voilà. Et dans la langue arabe encore. C'est ça le côté le plus intéressant. Et puis bon, il y a une période où les lectures sont devenues beaucoup plus engagées, c'est-à-dire à toute la littérature marxiste.

Habib

À partir de quand ?

Lotfi

À partir de 17-18 ans.

Habib

Et quel a été le moment clé qui t'a envoyé vers ces lectures marxistes ?

Lotfi

Les amis, parce qu'on commençait à chanter des chansons engagées ensemble. Cheikh Imam bien sûr. Et donc il fallait lire beaucoup de textes, des textes traduits en arabe, essentiellement. Moi, je n'ai pas lu les textes ou les œuvres majeures dans leur langue. Par exemple beaucoup de traductions ont circulé entre camarades. Ça nous a permis de porter un regard critique à la fois sur l'époque, sur la vie politique, sur l'État national, sur les choix, les options économiques du pays.

Habib

Tu étais là-dedans ? Tu as plongé dans ces débats politiques ?

Lotfi

Oui, enfin, dans les limites d'une ville comme la ville de Kairouan, ça c'est une forme de contextualisation. Kairouan n'était pas vraiment une ville portée sur l'engagement politique comme les autres villes. Après, j'ai bien compris que les choses se passaient autrement dans d'autres villes. Par exemple, au Cap Bon, ce n'était pas la même situation. À Tunis, bien sûr, les choses se passaient autrement. C'est quand j'ai débarqué à Tunis que j'ai compris vraiment que l'échelle était autre et ça m'a permis d'affiner mes lectures pour pouvoir assister au débat qui avait lieu à Tunis.

Habib

Quelle année tu arrives à Tunis ?

Lotfi

C'était en 78. L'année 78, c'est l'année du 26 janvier. Vous voyez dans quelle situation on était ! Ça poussait, ça poussait.

Habib

Ça me rappelle quelques événements.

Lotfi

Et moi, le 26 janvier, j'étais à Tunis et j'étais tout près de la soldatesque, des cartouches.

Habib

Le soir, tu as dormi chez toi ?

Lotfi

Le soir, j'étais à l'auberge de Carthage Dermech. En fait, je campais pendant 15 jours de vacances d'hiver dans l'auberge de Carthage Dermech.

Habib

Moi, la soirée, j'ai dormi au ministère !

Lotfi

Ça, c'est une autre histoire ! Non, mais je n'avais pas le bac. J'ai eu le bac en juin 78. Et les événements, c'était avant. C'était en janvier. Donc, c'était l'année du bac pour moi et j'étais à Tunis pour passer les vacances d'hiver parce que j'avais remué ciel et terre pour pouvoir être à Tunis tout simplement et passer les vacances d'hiver à Tunis. Parce que j'étais dans le club des cinéastes amateurs de la ville de Kairouan et c'est ça qui m'avait permis d'avoir ce séjour avec quelques amis aussi. Et on était ensemble le jour même. On est descendus à Tunis, on a pris le TGM, on est descendus à Tunis et on était affolés. On ne croyait pas que ça allait se passer ainsi. Et puis quand on est rentrés, je crois à 17h30, il y avait les soldats qui conduisaient le train pour qu'on puisse arriver, parce qu'il y avait la grève. C'était l'armée qui conduisait les rames du TGM pour qu'on puisse arriver à Carthage. Et on était vraiment énormément heureux d'avoir vécu cette situation. Pas pour le futoir, mais pour le fait qu'il y a eu ce rassemblement, qu'au fait des jeunes personnes arrivaient à dire non au gouvernement et qu'au fait, basta, ils devaient arrêter, ils devaient partir, que c'était une autre époque qui s'ouvrait et qu'on devrait vraiment changer les choses.

Habib

C'était un moment déclencheur politiquement parlant ?

Lotfi

Énormément déclencheur pour moi, énormément. Ça y est, j'avais compris ma situation. Pour moi, j'étais vraiment un militant de gauche. Mais un militant très critique, je ne me

suis jamais engagé dans des groupuscules. Oui, c'était ça l'engagement. L'engagement pour moi, c'était beaucoup plus à l'université. Mais il y avait plusieurs tendances, il y avait plusieurs colorations, il y avait plusieurs groupes politiques. Bien entendu, la gauche tenait la barre de tout ceci, qui plus est dans une faculté de sciences humaines et sociales, nous étions pratiquement majoritaires. Et les débats tournaient autour de ça. Mais il y avait des nuances. Et moi, j'aimais énormément les nuances. Je ne voulais pas vraiment être embrigadé. Je voulais vraiment comprendre, lire, surtout lire. Lire et comprendre. Ça, c'était vraiment ma propre devise. J'avais des affinités avec beaucoup de gens, mais les discussions me permettaient de rester avec ceux-la ou de ne pas rester avec ceux-la. Sans pour autant leur dire, ça c'est ma mère, c'est tout ma mère, sans pour autant leur dire quoi que ce soit. C'est-à-dire ne pas dire vous avez raison ou vous n'avez pas raison. C'était juste faire ses propres choix et continuer à vivre avec tout le monde, tout simplement. On me considérait comme un étudiant très studieux, mais averti, complètement averti. Donc, quand on engageait une discussion avec moi, on savait très bien à qui on s'adressait. Même ceux qui étaient beaucoup plus avancés que moi. Et eux, ils étaient beaucoup plus embrigadés, dans le sens militant du terme, c'est-à-dire qu'ils militaient pour une centrale syndicale estudiantine indépendante du régime politique.

Habib

Les procès, la prison et tout ça ?

Lotfi

Non, ce n'était pas pour moi. Non, non, j'étais complètement studieux. J'étais quelqu'un qui travaillait correctement. Même les enseignants portaient sur moi un regard assez particulier, quelqu'un de sérieux, qui a envie de réussir, de percer, d'avancer. Je m'engageais avec mes camarades, bien entendu. Je faisais ce que nous avions envie de faire, sans plus. Pas m'engager, par exemple j'avais toujours un regard assez particulier sur les sorties dans la rue. Je ne voulais pas manifester, par exemple. À l'intérieur de la faculté, je le faisais, avec tout le monde. Mais sortir à l'extérieur pour faire telle et telle chose, non, non. J'ai été peut-être dans une ou deux manifestations, c'est tout. Donc, c'était rare de me trouver vraiment dans un travail complètement engagé, qui pourrait éventuellement finir par me mettre dans des situations délicates, ou passer quelques jours dans une prison. Non, non, jamais.

Mais j'apprécie vraiment le comportement de mes camarades qui ont passé un séjour en prison. Par exemple, il y a des gens que j'apprécie énormément parce que vraiment ils connaissaient le milieu carcéral et leur engagement n'a pas pris un coup quand ils sont sortis. Ils sont restés eux-mêmes avec un esprit très ouvert. Pour moi, c'était les meilleurs parce que c'était des gens réellement engagés. Mais il y en a d'autres qui faisaient de l'engagement un fonds de commerce et je ne voulais pas de ces gens-là. Et puis d'ailleurs leur engagement était tellement feutré qu'ils n'apportaient rien du tout. Ils étaient là pour plus de foutoir.

Habib

Et à un moment on arrive à la maîtrise. Et à l'époque il y avait un mémoire à faire en maîtrise ?

Lotfi

Non, pas particulièrement. De mon temps, il n'y avait pas un mémoire.

Habib

C'était au moment du DEA ?

Lotfi

Non, il y avait le certificat d'aptitude à la recherche scientifique. Il y avait un certificat à préparer après la maîtrise. Une année de certificat. C'est l'équivalent du DEA, du master actuellement. Mais on le faisait juste une année. On préparait le mémoire pour avoir le certificat.

Habib

Et il y avait un mémoire à ce moment-là ?

Lotfi

Oui, bien sûr.

Habib

C'était sur quoi ?

Lotfi

Sur l'organisation tribale. Les études tribales dans les années 70 étaient très en vogue. Et puis il y avait Ali Mahjoubi qui campait pratiquement le rôle d'encadrant pour tous ces travaux de recherche qui étaient à la fois des monographies sur des régions, mais aussi sur des groupes de tribus. Moi, j'ai travaillé sur les Jlass, parce que dans le kairouanais, mais aussi par souci de mieux connaître mes origines parce que je suis un gouazani, enfin mes ancêtres font partie des Gouazines. Et donc j'avais envie vraiment de mieux connaître, de mieux apprécier ce groupe et j'ai engagé une recherche sur la tribu des Jlass, les quatre fractions, les Ouled Idir, les Sendassen, les Ouled Khelifa, les Kaoub, les Gouazines, les Ousseltia. Et j'en ai fait un travail de 300 pages. Dans le temps, c'était comme une thèse, c'était très bien travaillé et puis j'ai soutenu. Il y avait dans le jury, Si Ali Mahjoubi bien sûr, il y avait Khalifa Chater, il y avait Hédi Timoumi qui était jeune enseignant et qui faisait partie du jury, voilà. Il y a eu une très belle discussion.

Habib

La direction c'était Ali Mahjoubi ?

Lotfi

Ali Mahjoubi bien sûr. Et il y a eu vraiment une très belle discussion. On a discuté des théories de la segmentarité, parce que j'ai parlé de Valensi, d'Evans-Pritchard, de tout ce

qui s'écrivait sur le monde tribal et sur l'étude des tribus, que ce soit en géographie, en anthropologie, en sociologie, en histoire. C'était ça, en fait, la recherche historique de mon temps. Et puis, il y avait les archives, toutes les archives, les correspondances, les registres fiscaux, les récits de voyages, les notices. Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? Les chroniques aussi. C'était ça mon corpus.

Habib

Il y avait des travaux de terrain, des interviews, des enquêtes ?

Lotfi

Non, il n'y en avait pas. Vous avez complètement raison de le signaler, parce que les historiens travaillaient tout seuls, les sociologues faisaient leur travail tout seuls. Avant, cet esprit-là n'existait pas. En fait, si on arrivait à éplucher toutes les archives, parce que ce n'est pas peu, il faudrait qu'on le sache. Les archives, pour moi, le travail ardu qui pratiquement prépare le terrain pour la synthèse, prenait au moins six mois. Quand je parle des archives comme ça, juste pour avoir une idée, la correspondance faisait au moins, je dis bien au moins, 4000 pièces. La correspondance, rien que la correspondance. Je ne parle pas des registres. Moi j'ai choisi l'époque de Sadok Bey. L'époque de Sadok Beyey, c'est l'époque qui va de 1859 à 1882, c'est-à-dire la veille de la colonisation. Et donc la correspondance était une correspondance très suivie entre l'administration locale et l'administration centrale. Et je trouvais énormément de plaisir à éplucher le discours des uns et des autres et les rapports, surtout le réseau de relations, comment ils se faisait et se défaisait dans l'administration tunisienne. J'ai été subjugué par la présence de l'État dans des patelins vraiment aussi petits, aussi minutieux que des sous-fractions de la tribu des Sendassen par exemple. L'État était présent, il arrivait à arrêter l'impôt, il connaissait très bien ceux qui faisaient telle ou telle récolte, il ponctionnait tel et tel groupe. Tout ça m'a permis de comprendre que nous avons des vraies archives en Tunisie et qu'en fait, le travail sur les archives, c'est le meilleur travail chez l'historien. Pour moi, l'apprentissage, le meilleur des apprentissages, c'est les archives. Le meilleur.

Habib

Pas le terrain.

Lotfi

Non, non, non. Pour moi, historien, c'est éplucher des archives. Par la suite, j'ai bien compris que, par exemple, au Maroc, on ne trouvait pas la même chose.

Habib

Parce que les archives n'étaient pas accessibles.

Lotfi

Voilà, c'est ça. Et du coup, je me suis dit, tiens, c'est extraordinaire. Nous nous arrivons à mieux apprécier notre histoire, notre histoire moderne, à travers les archives. Eux, ils ne pouvaient pas vraiment se prévaloir de connaître, surtout de connaître comment travailler sur les archives. Parce qu'un Hamadi Chérif, par exemple, ne joue pas quand il s'agit de travailler sur les archives. Il connaît les archives sur le bout de ses doigts et donc, tu ne

peux pas vraiment jouer avec lui. Tu dis, moi, je connais telle et telle chose, parle toujours ! Lui, il connaissait. Ali, moins, il connaissait mais il connaissait beaucoup plus les notices des services de renseignement. C'est l'après. Ce n'est pas le pré-colonial. C'est le colonial et le post-colonial, Ali. C'est beaucoup plus ça. Alors que Hamadi, c'est le pré-colonial. Il connaissait très, très bien et j'en ai profité. Je me suis inscrit avec Si Ali parce qu'il était de gauche. Alors que j'ai appris énormément de Si Hamadi. Vous voyez donc comment les choses se passaient. Si Hamadi faisait presque partie de l'establishment, il était vraiment installé. C'est l'historien attitré de l'histoire moderne.

Habib

C'est une institution.

Lotfi

Oui, effectivement, c'est une institution.

Habib

J'ai envie de tenter une question. Mais ce n'est pas par provocation. C'est vraiment pour aller un peu plus loin. Qu'est-ce qu'une archive, pour vous ?

Lotfi

C'est une trace. C'est une trace parfois déterminante pour mieux apprécier ce qui s'est passé au passé. Si elles n'existent pas, ce sont des conjectures, une façon d'apprécier, c'est peut-être un travail mémoriel. Alors que quand les archives existent, on est beaucoup plus sûrs, même si ça reproduit la vision de l'État, bien entendu.

Habib

Est-ce qu'une archive, un document d'archives, est automatiquement une preuve ?

Lotfi

C'est le fait de corroborer les pièces d'archives. C'est jouer avec les pièces d'archives. C'est comme des pièces, il faut vraiment prendre cette pièce et regarder l'autre pièce et essayer de combler les vides. Parce que le regard de l'historien, c'est ça en définitif. C'est lire, apprécier, essayer de croiser, et par la suite, interpréter.

Habib

On joue ?

Lotfi

On joue. On est en train de jouer. Honnêtement, on est en train de jouer. Et si on n'arrive pas à jouer avec ça, on n'arrivera jamais à comprendre quoi que ce soit.

D'ailleurs, pour moi, une synthèse, une belle synthèse, c'est le fruit, c'est la résultante d'un grand jeu. Un historien, c'est un grand joueur. Il arrive à tenir ses cartes, à les regarder, à bluffer parfois, et à trouver vraiment la meilleure des brèches pour arriver à donner sa propre interprétation d'un fait. D'ailleurs, les archives permettent ce que d'autres documents ne permettent pas parce que les archives, ce n'est pas un discours. C'est une information. C'est un chiffre. C'est une indication. C'est des traces, voilà. Et c'est à nous

de créer le discours. C'est comme dans les sites archéologiques. Quand on est en train de déblayer, on trouve des fragments, dans une strate, d'autres fragments qui sont à côté, qui sont assez loin, ou en bas. Et on essaie de porter un regard sur ce que nous avons pu rassembler après avoir aligné toute cette documentation. Et c'est à partir de cela qu'on arrive à créer quelque chose de dynamique, c'est-à-dire mettre un récit là-dedans. Ça, c'est l'historien. C'est regarder les archives et par la suite, créer son propre récit. Je trouve vraiment que c'est fantastique. Parce qu'il n'y avait pas de récit avant. Il n'y en avait pas. Il y avait juste des documents.

Habib

Et l'extrême de cette approche-là, c'est ce qu'on appelle le roman historique ? La littérature historique ?

Lotfi

Oui, et il ne faut pas parler d'un art mineur. Pour moi, le roman historique, ce n'est pas un art mineur. C'est quelque chose d'extraordinaire aussi. C'est avoir la liberté d'interpréter autrement. C'est-à-dire d'interpréter profondément et intérieurement un fait extérieur.

Habib

Est-ce que je suis toujours obligé de me référer à la personne qui raconte, est-ce que je suis obligé de dire d'après Lotfi Aïssa, il s'est passé ceci ou cela, ou est-ce que je peux prendre ça pour une évidence, il s'est passé ceci ou cela ?

Lotfi

Ça dépend, quand on est dans un exercice académique, on est obligé de citer ses références.

Habib

Au-delà de la démarche déontologique et des obligations, le sens de ma question, c'est-ce que je peux prendre au sérieux n'importe quel récit d'historien ?

Lotfi

Non, à mon avis non. Même parmi les meilleurs, honnêtement. Je le dis comme je le pense. Parce que vraiment, il y a un protocole à suivre, honnêtement. Et c'est à partir de cela qu'on commence à apprécier le travail historique. J'ai parlé de jeux, mais le jeu, en fait, a ses règles. Il faut qu'il y ait des règles. Si les règles n'existent pas on est suspicieux, on commence à se poser des questions. À partir du moment où la note est erronée, c'est fini. On ne fait plus confiance à celui qu'on lit.

Habib

Deuxième question de la discussion, rapport à l'historien Lotfi Aïssa. Qu'est-ce qu'une tribu ? Est-ce que la tribu existe ou est-ce que c'est un truc construit ?

Lotfi

J'ai pu apprécier cela après cet exercice de jeunesse que j'ai terminé en 87, je devais avoir 30 ans. J'ai apprécié la définition de Berque, de Jacques Berque "Qu'est-ce qu'une tribune

nord-africaine” ? J'ai commencé à comprendre que les choses n'existaient pas dans le giron de l'historien, dans le travail de l'historien. En fait, elles existent ailleurs. Elles existent dans l'observation. Lui, il nous a apporté quelque chose de tellement important pour moi. Il a essayé de nous apporter une métaphore. C'est la métaphore des abeilles qui butinent et qui se déplacent en groupe. J'ai retenu vraiment cette définition. C'est-à-dire qu'une tribu, c'est indéfinissable. On ne peut pas dire que tel et tel groupe fait partie de telle et telle tribu. On est obligé de les suivre. Parce qu'on peut les trouver au fin fond du Rif marocain, comme on peut les trouver au Fezzan. Le même nom, on peut le trouver au Fezzan. Comment ils ont pu se déplacer ? Est-ce que ceux du Rif appartiennent ou ont une alliance avec ceux du Fezzan tripolitaire ? Cette façon de regarder les tribus m'a permis de comprendre cette juxtaposition, ce croisement, cette appartenance mélangée, croisée, entre des origines berbères non assumées et des origines arabes affichées. Ça c'est tout le XIIe, XIIIe, XIVe, XVe siècle. Un bon historien devrait, quand il fait un travail d'approfondissement, décloisonner les périodes.

Moi, j'ai travaillé sur la période qui était avant la colonisation, c'est-à-dire qu'est-ce que le précolonial ? Est-ce que ça engageait uniquement la période moderne ? Ou ça peut aussi engager la périodisation médiévale. Et quand ça a commencé ? Est-ce que ça a commencé avec la déferlante hilalienne ? Ou ça a commencé avant ? Et quel est le travail de l'État dans tout ça ? C'est-à-dire comment l'État structuré a pu, pour contrôler tous ces groupes, les sectionner et par la suite les rendre visibles par rapport à l'impôt. Et qu'est-ce que l'administration a fait à travers ces correspondances ? Et qu'est-ce qu'on peut appeler local par rapport à ce qu'on peut appeler central ? Et qu'est-ce qu'on peut retenir comme anthropologique par rapport à tout ce qui est historique ? Vous voyez, toutes ces questions, je ne les ai pas posées quand j'ai fait mon premier exercice. Comme quoi, le coche, je l'ai complètement raté pour le premier exercice. C'était un premier exercice, bien sûr. Mais moi, je parle vraiment du métier d'historien.

Encore une fois, le métier d'historien, il n'y a rien de définitif. C'est-à-dire, et tant mieux, que les nouvelles générations auront beaucoup de choses à faire par rapport à ce que nous avons pu réaliser, même si c'est infime. J'essaie maintenant d'expliquer par rapport à la tribu comment les choses se passaient pour moi. C'est-à-dire que j'ai fait un exercice contextualisé dans les années 80. Si on me demandait de refaire cet exercice, je ne le ferais jamais de la même manière. Parce que les choses ont complètement changé.

Habib

Les choses ont complètement changé et maintenant vous avez à votre disposition des outils qui n'existaient pas à l'époque.

Lotfi

Peut-être, mais même la nouvelle génération dispose de beaucoup plus d'outils que la mienne. Honnêtement, je le dis comme je le pense. Maintenant, c'est très simple pour un historien de faire une enquête de terrain ou de faire des interviews orientées ou semi-orientées. Tout ça n'existait pas avant. Il y avait juste un travail sur les archives et encore, et encore ! C'est-à-dire une partie des archives. C'est-à-dire que tu prends suffisamment de documents pour pouvoir finaliser un exercice et ça s'arrête là.

Habib

Il y a deux ou trois ans, je ne sais plus exactement, dans le *Dhahar* qui est dans le sud-ouest des montagnes de Beni Khadèche, de Jebel Demmer, là où il y a eu le grand pâturage, j'étais avec des amis, notamment quelques étrangers, et on mangeait chez un berger. On avait fixé un rendez-vous chez le berger chez qui la famille avait emmené une chèvre ou un mouton, un truc comme ça. Et donc, ils nous ont préparé à manger. Il comprenait un petit peu le français et moi, j'expliquais à mes amis qu'ici la terre n'appartenait à personne, ça appartenait à la grande tribu et je leur ai dit, moi, demain, je peux venir avec mon troupeau et partir là-dedans. Et lui, il m'a regardé et il m'a dit essaye !

Lotfi

Et oui, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts.

Habib

Je lui ai dit, quoi ? Je n'ai pas le droit ? Ça t'appartient ? Il m'a dit, non, non, non. Ça appartient à une branche de la tribu. Toi, tu n'es pas dedans. Toi, si tu as un troupeau tu vas dans l'autre montagne, au niveau de Ksar Jouama. C'est votre zone de parcours. Ici, tu ramènes un mouton, je peux sortir le fusil. Ça a cassé un peu ma construction de la tribu et des pâturages ouverts. Et là, en entendant ça, je suis tombé un peu intellectuellement sur une lecture de James Scott, "Zomia". L'impôt, la tribu, les ressources. Est-ce qu'une tribu n'est pas définissable par les ressources ?

Lotfi

C'est une très bonne question. Mais il y a un aspect très important c'est le fait que ces ressources sont facilement disséminées. Il y a des années où on n'a plus rien du tout. Et si on définit la tribu par rapport à ses ressources, ça ne devrait pas coller, à mon avis. On devrait l'identifier par rapport à son potentiel. Son potentiel, c'est-à-dire le nombre de *terressa*. Le nombre de *terressa* est très important pour une tribu.

Habib

On peut traduire *terressa* en français ?

Lotfi

C'est-à-dire les cavaliers. C'est les cavaliers, *terressa*, qui défendent le groupe. Ils ont le devoir de défendre, pas de défendre uniquement, mais aussi d'usurper, si c'est possible, les biens des autres. Les razzias, c'est fait pour ça, tout simplement. C'est le groupe qui est beaucoup plus important. Et c'est pour ça que l'État donne énormément d'importance dans les registres au nom des gens, au nom des familles. Ouled Soula, Ouled Mbarak, ce n'est pas ses fils, c'est le nom de l'ancêtre éponyme, c'est leur ancêtre. C'est ces gens là qui sont redevables de telle et telle chose, par rapport à l'impôt personnel, je ne parle pas des autres impôts, c'est à dire que quand ils récoltent, c'est autre chose. Et puis, bon, il y a le sens aussi de la hiérarchie à l'intérieur de la tribu et de la propriété aussi.

Quand on voit tous les travaux qui ont été faits par nos collègues, la première génération d'historiens modernistes, Si Hamadi, Si Abdelhamid, Sami, qui d'autre ? Jamel Ben Tahar, tous ces gens-là ont travaillé essentiellement sur le sens que requiert la propriété

dans les patelins les plus éloignés de la Tunisie. Et ça nous a permis de mieux apprécier le changement qui s'est fait sur le paysage. Je parle de deux paysages là, un paysage reconnu par la géographie, mais un autre paysage reconnu par l'histoire, qui est culturel, qui est façonné par les gens, par les habitants et dont l'État est le garant. Et c'est pour cela que ce genre d'étude est taxée de censure étatique, parce qu'elles donnent vraiment énormément d'importance à la présence de l'État, parce que c'est la vision de l'État les archives, ce n'est pas la vision des habitants. Il a fallu attendre les années 90 pour qu'on puisse vraiment faire le contraire, c'est-à-dire faire le chemin contraire, travailler sur les groupes réfractaires, la marginalité, la pauvreté, la sainteté, la prostitution. Tous ces sujets n'étaient pas vraiment de mise dans les années 80. Ils n'existaient même pas. Après, dans les années 90, les choses ont bien changé, comme si le siècle commençait à tourner. Et nous, nous étions pratiquement à cheval entre les deux, moi j'ai préparé mon certificat dans l'ancienne perspective et ma thèse dans la nouvelle perspective.

Habib

Et la thèse, ça a porté sur quoi ?

Lotfi

Ça a porté sur les saints, le Maghreb des Soufis. Le Maghreb des Soufis, c'est une approche du mysticisme et de la présence du mystique en tant que médiateur social. Ce n'est pas une lecture du mysticisme. ça n'a rien à voir. Les gens disent que Lotfi, c'est un spécialiste. Je dis oui, il est spécialiste. Pour eux je suis un spécialiste du soufisme. Alors que moi, je ne me définis pas comme ça. Moi, j'ai travaillé sur le sens de la médiation chez un saint. Qu'est-ce qu'un saint nord-africain ? Qu'est-ce qu'il faisait ? Comment on peut déterminer qu'une personne relève d'une baraka ou d'une sainteté ? Qu'est-ce qui fait d'un individu un saint ? Dans la société, bien sûr. Quel est son rapport à la chose politique ? Quelle est sa présence dans l'espace public ? Qu'est-ce qu'il faisait par rapport à la communauté ? Est-ce qu'il se portait garant par rapport au producteur ? Est-ce que c'est une force entre l'État et la société ? Ça c'est mes questions.

Et j'ai essayé de répondre dans ce travail, qui a décroisé à la fois la façon d'écrire, mais aussi de faire de la recherche historique totalement décroisée. Ça part du XIII^e siècle pour être achevé pratiquement à la fin du XVII^e siècle.

Habib

C'est encore possible de voir naître des saints ? Dans notre société d'aujourd'hui ?

Lotfi

Des médiateurs, oui. Mais des saints, j'en doute honnêtement !

Habib

Non dans le sens de médiateurs.

Lotfi

Les médiateurs, bien sûr, on en a besoin. Regarde ce qui se passe dans la société tunisienne actuellement. Les corps intermédiaires n'existent pas, donc il n'y a pas de société.

Habib

C'est là où j'aimerais voir naître quelques saints comme ça, en terme de médiateurs !

Lotfi

Mais les acteurs politiques, ils le font pratiquement, ceux qui sont dans l'opposition du moins, pas ceux qui campent le pouvoir, ils sont dans leur rôle. Leur rôle paraît toujours vertical, il est insuffisamment transversal. Honnêtement, pour moi, c'est comme ça. Moi, je définis ce que nous vivons, ce qu'on appelle l'inachèvement de l'État, c'est ça. Moi, je le comprends de cette manière-là. L'exercice de la transversalité n'existe pas sur la rive sud de la Méditerranée. On ne sait pas ce que ça veut dire. Le transversal. C'est à travers les saints qu'on a bien compris qu'il y a transversalité.

Habib

C'est par eux que passe la transversalité ?

Lotfi

Mais bien sûr, c'est eux. Parce qu'ils garantissaient quelque chose. Le juge, par exemple, le magistrat, ne pouvait pas garantir que ce qui va être jugé pourra être pratiqué ou appliqué. Il avait une conscience, disait Berque, une conscience triste. Je trouve ça vraiment magnifique. Une conscience triste. Triste, c'est-à-dire qu'il ne pouvait rien. Il savait que le droit était avec telle et telle personne, mais il ne pouvait pas lui donner son droit. Donc il n'était pas triste dans le sens émotionnel, non, non, sa conscience était triste. C'est comme aujourd'hui, par exemple, ce qui s'est passé en Tunisie après, je ne sais pas, 15 ans de... Nous avons tous une conscience triste. Ce n'est pas parce qu'on n'est pas engagé dans un processus démocratique. Ce n'est pas parce que le processus démocratique a échoué. C'est parce que l'apprentissage de la démocratie n'a pas été fait. Parce qu'il faut mettre des règles.

Habib

Ça s'apprend ?

Lotfi

Ça s'apprend humblement, comme les études. Et je trouve, moi, que les saints, s'il y en avait, je suis complètement sceptique, c'était des gens vraiment qui faisaient apprendre au commun des mortels que ce qu'on pouvait avoir en utilisant la négociation et en utilisant le moyen politique est beaucoup plus important que ce qu'on pouvait prendre en utilisant les moyens forts. Je trouve ça vraiment magnifique. Ils viennent dire, voilà, moi je m'installe, je vous permets de changer d'activité, c'est-à-dire vous êtes des pasteurs, vous allez devenir des agriculteurs. Ce n'est pas simple. Et je vais vous garantir le fait que telle et telle personne ou tel et tel groupe pourra avoir un puits, pourra récolter des cultures maraîchères, pourra récolter du blé, et donner une partie bien sûr au pouvoir, bien sûr sous forme d'impôts, ponctionné sous forme d'impôts, mais donner aussi à la communauté à travers la Zaouïa. Parce que la Zaouïa, c'est un lieu de rassemblement. Et

je trouve ça vraiment magnifique. C'est-à-dire que les gens arrivaient à s'organiser par eux-mêmes et arrivaient à se défendre par rapport à la cupidité de l'État par eux-mêmes.

Habib

Le sous-titre de Zomia, c'était "l'art de ne pas être gouverné", quelque chose comme ça.

Lotfi

Voilà ! Vous voyez, donc, pour moi, c'est ça le plus important dans cette étude. Ce n'est pas le fait d'étudier si la sainteté était de haute facture ou de basse facture. Ça pourrait éventuellement faire l'affaire de quelqu'un qui est versé dans ce genre d'études. Pas moi. Moi, j'ai eu une autre formation. Donc mes choix étaient totalement autres. J'ai essayé de maintenir le cap dans le sens de l'histoire sociale, histoire politique, mais aussi histoire culturelle. Voilà.

Habib

Moi, je suis heureux parce que, je crois que ça se comprend par rapport aux questions, j'adore James Scott. Il travaille là-dessus et ça m'a passionné. Et pour moi c'est une grande référence, c'est pour ça que j'y reviens souvent. Je sais que beaucoup ne font pas les mêmes approches. Ils ont du mal avec James Scott. C'est un autre débat. On arrive je crois, à un chapitre important. Est-ce que tu peux nous parler un peu de tes contributions, des chantiers de recherche, des publications, de la thèse jusqu'à maintenant ? Les chantiers les plus importants.

Lotfi

J'ai commencé par, comme tous ceux qui se sont frottés aux sources historiques et surtout pour l'époque moderne aux archives, essentiellement les archives tribales. Donc, j'ai produit un mémoire sur la tribu des Jlass. Et puis, j'avais en tête de continuer dans le même sens, dans le même sillage, mais beaucoup de lectures m'en ont dissuadé et j'ai commencé à réfléchir à ce que je pourrais éventuellement proposer comme recherche en termes d'histoire comparée.

Et c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à penser à la sainteté. C'est par le truchement de l'aspect comparé de l'histoire. Ce qui m'a dirigé dans cette direction, c'était le texte de Marc Bloch, "L'histoire comparée de l'Europe", un très petit texte rédigé en 1928, donc il y a déjà un siècle. Mais c'est un texte qui reste vraiment très intéressant. Qu'est-ce que le comparatisme et qu'est-ce qu'on peut faire du comparatisme quand il s'agit pas de comparer des États, mais de comparer des sociétés et leur façon de s'organiser. Par exemple, le système féodal français par rapport à la vilainie, en Angleterre. Je trouvais ça très, très intéressant. Je me suis dit, qu'est-ce que nous sommes en train de faire, nous ? Nous sommes en train de lire notre propre histoire en fonction d'une petite lucarne ouverte par l'État national. Et le récit national nous oblige, en quelque sorte, à porter uniquement un regard sur la question de l'État. Les Aghlabites, par exemple, les Zérides, les Hafssides, les Mouradites, les Husseinites, et par la suite l'État colonial et l'État national. Réducteur comme pas possible et enclavé. Donc pour désenclaver et pour décroquer, il a fallu porter un regard sur d'autres contrées du Maghreb. Quelle est la question qui peut permettre de porter un regard, pas sur le

pouvoir, mais sur la société. Même si le pouvoir existe, dans les archives, le pouvoir est très présent, par exemple. Et quel est le corpus approprié pour pouvoir faire ce genre d'études ? Et j'ai commencé à revenir, parce que je l'avais déjà lue, à la synthèse d'Abdallah Laroui.

Habib

Un autre incontournable.

Lotfi

Et celui-là m'a permis de comprendre que les chantiers qui restaient à faire sont beaucoup plus importants que ce qu'on avait déjà réalisé. Et je me suis dit que maintenant, il faudrait que je maîtrise le corpus marocain. Donc, Il a fallu partir au Maroc pour se familiariser avec à la fois les textes, enfin les chroniques, les chroniques officielles. Ce qu'on peut appeler, eux ils appelaient ça des archives, les manuscrits. Tout ce qui reste inédit des textes qui parlent de l'histoire marocaine. Et je suis tombé complètement amoureux.

Habib

C'était en quelle année ?

Lotfi

C'était en 1990. Donc j'ai commencé à préparer le chantier. Je ne me suis pas inscrit. J'ai eu l'agrégation, j'ai intégré l'université sans pour autant penser à la thèse. Et par la suite, je me suis dit qu'il me fallait un travail majeur. Ils me fallait une thèse, tout simplement. Mais j'étais déjà engagé à l'université. Les gens, quand ils viennent à l'université, ils viennent avec leur thèse. Moi, je n'avais pas de thèse. Mais j'étais déjà engagé. Donc, je me suis dit, tant qu'à faire, ça sera pour moi. Il n'y a pas eu pour moi le problème de préparer une thèse pour intégrer l'université. C'est pour cela que je me suis permis cette liberté. C'était par chance, comme ça, je m'étais inscrit au concours de l'agreg, et je l'avais eue. Et du coup, comme il y avait des postes on a retenu ma candidature pour un poste d'assistant. J'ai intégré l'université, j'étais dans la première génération.

Habib

Au 9 avril ?

Lotfi

Au 9 avril, bien sûr. Il y avait juste les pères fondateurs de l'université. Quelques-uns venaient lorsqu'ils avaient achevé leurs travaux de thèse, et tous ont achevé leurs travaux de thèse en France. Nous, on était la première génération d'agregés à avoir intégré l'université. Eux, ils étaient déjà avec leur champ de recherche, installés, avec des articles et tout ça. Mais tu ne peux pas te comparer à ces gens. Il a fallu vraiment trouver quelque chose d'autre. Et puis, bon, je me suis dit tant qu'à faire, j'ai intégré l'université maintenant, on ne va pas me dire non, tu vas sortir. On va chercher vraiment un sujet, un sujet adéquat qui réponde à mes attentes. Et j'ai trouvé mon plaisir dans le fait de rabâcher toute cette littérature, à la fois marocaine et tunisienne, et surtout, et c'est ça le plus important, de maîtriser les atmosphères des écritures marocaines.

Habib

Pourquoi le Maroc ?

Lotfi

Parce que la sainteté. C'est la sainteté qui m'a obligé.

Habib

Oui, mais il y a une sainteté algérienne.

Lotfi

Oui, mais tous les travaux d'anthropologie ont été faits beaucoup plus sur le territoire marocain.

Habib

Aussi bien colonial que national.

Lotfi

Voilà. Et puis tout le déblayement et le travail effectués par les ingénieurs agronomes et surtout les sociologues au Maroc m'ont permis de porter un autre regard sur un territoire que je ne connaissais pas, honnêtement. Je ne connaissais pas dans le vrai sens du terme, c'est-à-dire que je n'étais jamais allé au Maroc. J'ai débarqué et j'ai commencé à connaître des gens, à lire des gens, à apprécier des sources et à prendre tout mon temps pour m'imbiber, comme une éponge. Je brassais des textes, des textes et des textes. Et du jour au lendemain, je me suis dit, tiens, comment on peut arriver à comparer l'acheminement de la sainteté sur le territoire tunisien par rapport à son pendant marocain ? Sans pour autant passer par l'Algérie. Pour moi, il n'y a aucune méprise.

Habib

Ce n'est pas une continuité physique, géographique.

Lotfi

Voilà. Il n'y avait aucune méprise. C'était les formes d'analogie. On ne peut comparer que le comparable. On ne peut pas comparer le territoire algérien, par exemple, au territoire tunisien. C'est-à-dire l'historique du territoire algérien n'est pas l'historique du territoire tunisien. Même si nous sommes des voisins. Idem pour la Libye, par exemple. Ce n'était pas la même chose. La centralité de la Tunisie n'a de comparable que celle du Maroc. Je vais vous citer comme ça des Hafsides, Mérinides, Wattassides, Mouradites, les Saadiens, Husseinites, les Alaouites. Vous voyez ? Donc c'est déjà une autre géographie. Et similaire, similaire dans l'approche, par rapport à la société. Comment ils organisaient la société ? Comment ils prévoyaient les situations ? Comment ils portaient un regard sur un territoire très lointain ? Comment ils arrivaient à noyauter ? Est-ce que les réseaux créés par les saints étaient pour eux ou étaient fermés ? Il y avait vraiment de quoi tenir un travail d'histoire comparée, bien fait. Et du coup, il a fallu penser à autre chose.

Comment traiter de tout ça ? Est-ce que je vais traiter linéairement ou à travers des trajectoires de vie ? Et j'ai choisi les trajectoires de vie. J'ai choisi des trajectoires de vie

de grands saints qui ont créé des mouvements. Par exemple, Jazouli. Par exemple, Chebbi. Vous voyez la démarche. La démarche, elle est comme ça. Elle est très empirique, mais elle m'a permis de comprendre. C'est-à-dire préparer le champ, c'est-à-dire préparer les documents pour la Tunisie. Les Chebbi, les Jazouli. Et par la suite, mettre cette expérience devant l'autre expérience et essayer d'en tirer où ils sont similaires, où on peut vraiment voir des différences. Et ces différences, est-ce qu'elles sont la résultante du territoire, de la géographie du territoire ? Est-ce que, par exemple, un relief accidenté est géré comme un relief de plaine ? Est-ce que le saint qui est dans une enclave oasienne, par exemple, ou dans un territoire montagneux, se comporte de la même façon qu'un autre saint qui vit dans une grande cité, comme la ville de Fès, par exemple, ou comme la ville de Kairouan, ou comme la ville de Tunis ? Et cette démarche qui est à la fois empirique, mais qui préparait le terrain pour pouvoir faire une vraie comparaison, du moins sur le plan social, mais aussi sur le plan culturel et sur le plan politique, m'a permis de porter un regard sur toute l'histoire de la sainteté depuis le Xe siècle, c'est-à-dire depuis la déferlante hilalienne, jusqu'au XVIIe siècle, c'est-à-dire à l'instauration des régimes sur-étatiques des grandes dynasties. Pour moi, le XVIIe siècle, c'est pratiquement la fin de l'apprentissage des sociétés tribales pour devenir des sociétés sédentaires. C'est à partir du XVIIe siècle que ces sociétés ont compris définitivement, ont intériorisé, pas compris, ont intériorisé ce que ça veut dire être sédentaire. Avant, non. Avant, il n'y avait pas ça. C'est là où ça devient très, très intéressant lorsqu'on ouvre, par exemple, le genre bien particulier d'écritures que sont les jurisprudences. Et on comprend très, très bien que les conflits se faisaient avant autour des troupeaux. C'était ça la vraie richesse. Après cette période, c'est-à-dire à partir pratiquement du 15e siècle, la majorité des conflits c'était la propriété de la terre. Et on a commencé à changer.

Habib

Parce qu'on est passé à une activité plus agricole.

Lotfi

Exactement. Les gens sont devenus beaucoup plus sédentaires, ils défendaient des biens et ils défendaient l'organisation de leurs biens. Et ils défendaient ce qu'ils pourraient éventuellement gagner, sans pour autant se perdre dans la ponction étatique. Parce qu'ils avaient déjà intériorisé qu'il y avait une redevance. Et le saint était là pour équilibrer la donne entre l'administration centrale et l'administration locale.

Je trouve ça vraiment magnifique. Magnifique, honnêtement. Et j'ai eu tellement de plaisir à travailler dessus pendant au moins 15 ans. Ce n'est pas la thèse, c'est le chantier, c'est tout le chantier pendant 15 ans. Et puis j'ai commencé à penser à autre chose, à partir de 2011.

Habib

Ce n'est pas un hasard !

Lotfi

Bien entendu, rien ne se fait comme ça ! À partir de 2011, j'ai commencé à réfléchir à une question qui me tournait dans la tête. Ce n'est pas le rapport à l'identité ou l'identitaire, c'est le rapport aux appartenances.

Qu'est-ce qu'une appartenance ? Qu'est-ce que “les” au pluriel ? Les appartenances. Et comment une société gère ses appartenances. Et j'ai fini par écrire, par commettre un ouvrage qui s'appelle “Récit des Tunisiens”, “*Akhbar Tounsiyn*”, pourquoi ce titre ? parce que j'ai expérimenté quatre temps. Comment les Tunisiens gèrent le temps mythique ? Comment les Tunisiens gèrent le temps spatial ? Comment un Tunisien gère le temps calendaire et comment un Tunisien porte-t-il le temps intérieurement ? Les quatre saisons, c'est les quatre temps, c'est ça l'histoire. Encore une fois, c'est tellement gratifiant. Vous pouvez me poser cette question, quel était le corpus ? À chaque temporalité, il y a un corpus approprié. Le temps mythique, pour moi, c'est les contes populaires. On trouve tout. On trouve des espèces animales qui parlent, on trouve des ogres et des ogresses qui deviennent des espèces humaines et qui parlent avec les humains, et qui indiquent une façon de faire pour les humains. Il y a aussi d'autres dimensions, des animaux qui parlent, pour les enfants bien entendu, mais pour les adultes aussi. Il y a aussi d'autres dimensions. Par exemple, le savoir-faire. Dans un conte populaire, il y a énormément de savoir-faire. Comment tu apprends le savoir-faire ? Comment tu apprends à devenir intelligent ? Pas bougre ? Regarde tel ou tel animal ce qu'il fait, ce qu'il ne fait pas, pourquoi il fait ceci, pourquoi il fait cela. Il y a aussi des dimensions écologiques qui sont là, qui sont très présentes.

Il n'y a pas uniquement l'épopée des Hilaliens. Parce que quand on parle de temps légendaire, ce qui vient à l'esprit directement, c'est *taghriba*, c'est les Banu hilal. Ce n'est pas vrai. Il y a les contes populaires aussi qui peuvent nous permettre d'apprécier même le rapport au régime. Par exemple, si on prend un conte bien connu en Tunisie qui est tombé en désuétude actuellement, qui s'appelle “Baba Ousmane”. C'est un conte populaire qui parle du comportement frustré d'un général, Baba Ousmane, un général ottoman qui est tombé amoureux d'une Tunisoise qui l'a fait tourner en bourrique pratiquement, parce qu'elle était tellement intelligente. Pourquoi on racontait cela aux enfants ? Et quelle est la raison d'être d'un conte pareil ? Si ce n'était de marteler, de dire aux enfants qu'en fait, le plus important, ce n'est pas d'être fort, c'est d'être beaucoup plus futé, beaucoup plus intelligent. Pourquoi une femme, pas un homme ? Pourquoi ? Ce n'est pas comme les héros de la geste hilalienne. C'est toujours les garçons, les cavaliers, les chevaliers. Non, ça n'a rien à voir. C'est toujours une petite fille très intelligente, très avertie, qui arrive subtilement à donner du fil à retordre à quelqu'un de très fort. Tout ça, je porte dessus un regard qui rappelle pour moi les temps mythiques des Grecs. Pourquoi nous n'avons pas le droit d'avoir nos propres légendes ? Je trouve que la lecture, une lecture pareille, peut frayer un chemin par rapport au temps mythique.

Il y a un deuxième temps, qui est le temps spatial. Quel était l'espace de prédilection d'une histoire chez les Tunisiens ? C'est une histoire qui porte sur les conquêtes arabo-musulmanes. Point. Et ça s'arrête là. Les mêmes, quand ils mentent, ils nous parlent d'Ali, ils nous parlent d'Omar Ibn Khattab, ils nous parlent du prophète, etc. Mais réellement, est-ce que c'est vrai ou ce n'est pas vrai ? Certes, cette dimension existe, mais il y a de l'autre dimension, l'autre dimension des appartenances. Quand on voit, par exemple, même si c'est minoritaire, ce que ça représentait les Turcs par rapport aux Tunisiens dans la vie quotidienne ? Et comment, spatialement, ils ont pu maîtriser cet espace ? Et quel était leur regard sur cet espace ? Et puis, est-ce qu'ils continuaient à avoir une vision sur la métropole, leur propre métropole ? Et quelle était cette vision ? Ils écrivaient en turc, bien sûr. Ils écrivaient leur correspondance en turc. Mais ils vivaient dans une

atmosphère tunisienne. Quel était ce regard ? Est-ce que l'espace peut changer quand on a un autre regard et une autre communauté ? Et les autres, tous les commis de l'État, qui étaient à la fois grecs, italiens et tout ça, qui venaient de ce grand espace méditerranéen, quelle était leur vision ? Quel était leur sens de l'appartenance ? Et est-ce qu'il a influencé les Tunisiens ? Mais bien sûr qu'il a influencé les Tunisiens ! Les Tunisiens, quand ils parlent de leur espace vital, il y a toujours la présence de la Méditerranée. Il y a toujours cette présence de la Méditerranée. Les historiens ont commencé à mettre dans leurs textes des résumés concernant, par exemple, l'histoire de la France, concernant l'histoire de l'Italie, concernant l'histoire de l'Angleterre, et on a commencé à porter un regard sur ces gens qui convoitaient le territoire tunisien et qui voulaient s'installer en Tunisie. Et les cours discernés à Jamaa Zitouna ont commencé à changer à ce moment-là. Et on a maintenant un temps spatial. C'est-à-dire que désormais, chaque élève, même s'il est dans la Zitouna, connaît l'histoire de la France. Bien sûr, ça ne veut pas dire que... mais au moins il a suffisamment d'informations pour apprécier le territoire des *kafirs*, mais à travers une histoire, pas à travers une religion. Ça n'a rien à voir. Et ça devient un temps spatial.

Idem pour le temps calendaire. On a changé complètement à travers la *roznema* (calendrier islamique) et surtout le journal. Quand le journal est venu, le temps a complètement changé. Complètement changé.

Et puis bon, reste le temps individuel. Le temps individuel, c'est le temps des métiers. Les Tunisiens ne comprennent pas le temps sans qu'il y ait des métiers. Et c'est les métiers qui définissent le temps chez eux. Combien il me faut pour faire telle et telle chose ? Qu'est-ce qu'il faut pour soulager un malade ? Qu'est-ce qu'il faut ? Ça, c'est du temps pour eux. Ils le lisent comme ça.

Quand on essaie de mettre les quatre temps ensemble, on comprend mieux ce que ça veut dire des appartenances.

Habib

Et ça, c'est le travail de l'historien.

Lotfi

Eh oui, je trouve, moi. Ce n'est pas uniquement le travail d'historien, mais c'est un travail expérimental fait par un historien. Voilà. Moi, je le définis ainsi. Et je n'ai pas honte de dire que c'est très expérimental. Expérimental dans le sens où il y a beaucoup d'imperfections. Il est tellement perfectible comme toute chose expérimentale.

Habib

À partir de quel moment ou dans quel contexte, l'espace devient un élément important pour l'historien ?

Lotfi

Déjà avec Braudel, l'espace est devenu vraiment quelque chose de très important. Mais l'espace rabattu sur le temps, c'est quelque chose de très difficile à faire. On ne peut pas rabattre un espace sur le temps. Le regard qu'on porte sur l'espace, en tant que géographe, n'est pas celui que porte l'historien quand il fait sa coupe, qui est totalement longitudinale. Elle n'est pas transversale. La coupe du géographe, elle est totalement transversale. Elle

est le temps. Telle et telle période, telle et telle période. Si on arrive à aplanir tout ceci, c'est-à-dire à décroisonner, on arrive à apprécier mieux le temps. Et c'est là où la géographie intègre. C'est là où la géographie devient très, très importante. Ce n'est pas parce qu'on a arrêté le temps. C'est ça au fait, le regard du géographe, comme si vraiment on plaque l'espace et on le regarde comme s'il n'y a pas vraiment cette mutation. Ou du moins la mutation se fait d'une manière tellement lente qu'on n'arrive pas à s'en apercevoir. Mais quand on ouvre le temps, lui aussi devient comme la géographie, il est rabattu, il est rabattu sur la géographie. Et du coup on comprend mieux. C'est paradoxal, mais on arrive à comprendre. On arrive à comprendre, bien sûr avec énormément de lacunes, parce qu'on ne peut pas être spécialiste de toutes les temporalités.

On est spécialiste d'une petite période, on est spécialiste par exemple d'histoire moderne. Et c'est comme ça que l'histoire se définit, du moins depuis Gabriel Monod. Elle se définit depuis 1876, comme étant un travail cloisonné. Il y a ceux qui travaillent sur l'Antiquité, il y a d'autres qui travaillent sur l'époque médiévale, d'autres qui sont beaucoup plus proches, qui travaillent sur la modernité, etc. Maintenant, on n'est pas dans la même logique. On est dans une autre logique totalement. C'est le thème qui définit l'approche, même si on n'est pas spécialiste d'une période bien particulière. Par exemple, quand on dit telle et telle personne est XVIIIèmiste, ça ne veut pas dire qu'il travaille sur le XVIIIe siècle.

Habib

C'est l'approche ?

Lotfi

Voilà. C'est-à-dire que sa vision de l'histoire est imprégnée par le XVIIIe siècle. C'est-à-dire que le regard qu'il porte sur le XVIIIe siècle peut intégrer Périclès. Comme il peut intégrer, je ne sais pas moi. Les gens croient qu'il s'arrête à Voltaire et qu'il s'arrête à Montesquieu, etc. Non, au contraire. C'est quelqu'un qui apprécie Voltaire à travers Périclès. Et ça, c'est très, très important.

Habib

Est-ce que l'historien, quelqu'un qu'on peut appeler un historien ou une historienne, est forcément quelqu'un d'engagé ? Autrement dit, est-ce qu'on peut faire de l'histoire sans être engagé ?

Lotfi

Non. Honnêtement, je le dis comme je le pense. S'il n'y a pas d'engagement, il n'y a pas d'histoire. L'histoire est quelque chose de tellement engagée parce que c'est humain. C'est très humain. Ça s'appelle des sciences humaines. Il faut vraiment comprendre ce qu'on est en train de faire. C'est à la fois humble mais c'est aussi d'une portée très, très humaine. Et pour cela, on ne peut pas être neutre. Qu'est-ce que ça veut dire, neutralité ? Il n'y a pas de neutralité dans l'engagement humain, quand on est engagé pour l'humain, quand on travaille une question qui est susceptible de changer de temps à autre, c'est-à-dire qui ne reste pas stable. On n'est pas dans l'immuable. On n'est pas dans les idées. On est dans le changement. On s'inscrit dans le changement. Et tout le travail de l'historien, je répète, je suis obligé de le répéter, c'est un travail sur la temporalité. Et comme c'est un travail sur

la temporalité, il doit se tenir à ce qui se passe dans la période qu'il étudie. Mais, et c'est ça le plus important, donner aux contemporains une vision qui leur permette d'approcher cette histoire en fonction de ce qu'ils vivent eux. L'écologie est très importante actuellement, on ne peut pas vraiment entamer une étude sur l'histoire sans pour autant porter un regard sur l'écologie. On ne peut pas. Vous allez me dire que c'est engagé. Mais engagé dans quel sens ? J'aimerais bien savoir. Engagé dans quel sens ? Dans le sens où ça apporte aux humains une réponse par rapport à une période ancienne qui paraît totalement séparée de l'époque où ils vivent, mais qui se rapproche dans son humanité des questions qui se posaient.

Par exemple, prenons un saint. Un exemple qui est vraiment pour moi très significatif, de l'engagement. Quand on prend le texte d'Ibn Zayd, c'est un corpus agéographique qui parle des saints marocains, l'envie de vivre la vie des soufis. Dans le texte, il y a une histoire d'un paragraphe qui parle d'un saint. Ce saint est sorti un jour pour enlever les mauvaises herbes dans son champ. Il a, par inadvertance, fracturé une patte d'un hérisson. Il a pris le hérisson. Il l'a soigné, il l'a mis dans une gargote et il a commencé à lui donner du raisin sec, jusqu'à ce que l'hérisson soit guéri. Il l'a fait sortir. Fin de l'histoire. Ça veut dire quoi ça ?

Habib

C'est formidable !

Lotfi

Ce n'est pas écologique ça ?

Habib

On est en plein dans l'écologie.

Lotfi

Ce n'est pas important le fait que ça ait existé ou pas. C'est le fait de le raconter qui est beaucoup plus important.

Habib

Malheureusement, j'aurais aimé avoir cinq heures encore devant moi. J'avais tellement de questions encore sur la naissance du commun, par exemple, sur l'historien. On parlait de tribus. Et à un moment, le commun devient un élément important dans cette histoire. Mais par rapport à ma question sur l'engagement, c'est une question qui vient de l'actualité et que je pose à tout le monde. Toutes les personnes que je rencontre pour ce programme-là, je leur pose la même question. Elle est posée par l'actualité. Gaza. Pour l'historien que vous êtes, et pour l'humain, bien sûr, l'homme, le citoyen.

Lotfi

C'est le retour de l'innommable, par exemple. Pour moi, c'est ça. C'est l'humain, quand il nous montre son plus mauvais visage, quand il redevient animal, quand il sort du zoo que l'Occident a créé. Parce qu'en définitive, on s'est rendu compte que nous vivons dans un zoo, et qu'en fait, la savane n'est pas très loin et que si on sort du cadre créé par la

civilisation occidentale, on est broyé par la machine, une machine qui donne le temps d'une réalité dystopique et horrible. Et je crois que ça va continuer dans ce sens-là.

Habib

C'est un moment de rupture ?

Lotfi

Malheureusement. Je crois que pour les années futures, les années à venir le plus important c'est de tenir un discours qui préserve, pas les gens qui n'arrivent pas à se défendre ou pas les gens qui sont dans une posture fragile et je ne parle pas des individus, je parle même des sociétés qui sont dans des postures fragiles. Nous avons bien vu que tous les pays arabes, avec leurs moyens, etc., s'alignent totalement sur la direction des États-Unis d'Amérique. L'Europe elle-même se comporte comme un vassal pratiquement de la nation suprême, l'Amérique. Les autres nations, celles des BRICS par exemple, n'arrivent pas vraiment à engager une lutte réelle contre ce genre de situation. Le silence mystérieux, pour ne pas dire autre chose, de nations qui peuvent éventuellement inverser la donne, m'intrigue énormément.

Habib

Tu parles de l'Europe ?

Lotfi

Je parle de la Chine, essentiellement. L'Europe, c'est fini. Pour moi, l'Europe, elle s'est alignée totalement avec ce qui se passe en Ukraine. Ça y est, c'est fini. Pourquoi l'Europe ? Moi, je me pose cette question. Pourquoi ? Quelle est la finalité d'une communauté pareille ? Si ce n'était de contrecarrer un peu l'hégémonie américaine. Maintenant, elle s'est alignée totalement. En termes de position, pratiquement toutes les nations européennes sont sur la même ligne que celle des États-Unis d'Amérique. Ça n'a jamais été comme ça, depuis la création des Nations Unies. Ça n'a jamais été comme ça. Maintenant, nous vivons vraiment une époque où il y a un retournement de situation. Il y a peut-être en Méditerranée une puissance qui pourrait éventuellement encore déséquilibrer une situation totalement fragile. Il y a le problème des trois islams, l'islam sunnite, l'islam chiite, l'islam turc, et leur ambition de devenir une puissance régionale. La Méditerranée n'est plus ce qu'elle était avant, c'est-à-dire un espace de création de civilisation. C'est devenu un espace inerte qui n'a pas de sens. Le vrai sens existe ailleurs. Il existe dans la communauté européenne, il existe au Moyen-Orient, il existe en Afrique du Nord. Mais où est la Méditerranée dans tout ça ? Comme si elle n'existait pas. La Méditerranée, c'est l'espace de l'immigration clandestine. C'est l'espace des conflits régionaux. Je trouve ça horrible. Horrible.

Habib

La Méditerranée est morte ?

Lotfi

Presque, à mon avis. Presque. Pourtant, c'est elle qui a créé pratiquement toute la civilisation humaine. Toute la civilisation humaine, à mon avis, le berceau de la

civilisation humaine, c'est la Méditerranée. Maintenant, elle n'existe presque plus. C'est une mer, comme toutes les autres. Elle n'est pas aussi chargée d'histoire, comme elle l'était avant. Même si on l'enseigne actuellement, on a du mal à l'enseigner. Comme l'a enseigné, par exemple, Braudel. Parce que même s'il y avait conflit entre islam et chrétienté, il y avait des projets civilisationnels. Deux projets totalement différents, mais un projet qui défendait pratiquement l'espace, je dirais, l'empirement des musulmans, et un autre qui défendait la renaissance européenne. Et du coup, même jusqu'à l'extrême fin, même avec les deux guerres du XXe siècle, il y avait ce partage. Après, c'en est fini.

Habib

Mare nostrum n'est plus à nous.

Lotfi

A mon avis elle est tombée en désuétude. La mer est tombée en désuétude. Totalement. C'est comme on parle de mer de Chine, par exemple. Ou on parle de la Californie qui a un climat méditerranéen. C'est comme ça. C'est la même chose. Historiquement, c'est fini. C'en est pratiquement fini. Peut-être la présence d'Israël, peut-être, sans doute d'ailleurs, sans doute la présence d'Israël, sans doute le projet israélien, sans doute. Est-ce que l'avenir sera israélien ou ne le sera pas ?

Habib

Une question qui me vient comme ça, j'allais arrêter l'interview, mais une question qui est née comme ça, de ce que vous venez de dire. Est-ce que le moment Gaza, avec tout ce qu'on a vu, en direct, est-ce que ça nous impose ou est-ce que ça va imposer dans tous les cas une nouvelle manière d'écrire l'histoire ?

Lotfi

C'est trop tôt pour le dire, honnêtement, parce qu'on est comme ça, porté pour dire que nous allons écrire l'histoire autrement parce que ce qui s'est passé à Gaza nous interpelle à plus d'un titre. Ça nous interpelle dans quel sens ? Regarde bien les Allemands, comment ils ont fait après ce qu'ils ont fait pendant la Deuxième Guerre mondiale. Regarde l'amnésie de la nation allemande. Moi, j'ai peur que les Arabes vivent la même amnésie. J'ai peur qu'Israël donne sa propre version de Gaza. Même si tout le monde a regardé, avec les moyens actuels, cette guerre en direct. Je crois que les choses ne se passent pas ainsi en histoire.

En histoire ce qui reste, en définitive, c'est l'écrit, c'est ce que nous écrivons. Et c'est pour cela que ceux qui vivent au sud de la Méditerranée doivent se mettre à écrire, doivent transcrire tout ça. C'est ça le temps mythique des Arabes. S'ils arrivent à écrire ceci, ça leur donnera un vrai temps mythique. Tant qu'ils ne l'écrivent pas, ils seront amnésiques totalement et ils feront les mêmes gaffes et les mêmes fautes. L'Occident n'a commencé à devenir Occident, la civilisation arabo-musulmane n'est devenue vraie civilisation, qu'à travers l'écrit. L'écrit est très, très, très important. Parce qu'il consigne. Il consigne le fait et après viendront les autres générations pour ouvrir les dossiers. Voilà, c'est comme ça l'histoire. Il n'y a pas d'autres moyens.

Habib

Je ne peux pas terminer mieux l'interview qu'avec tout ça. C'est absolument formidable. Pour une fois, je regrette vraiment que l'interview soit limitée dans le temps mais tant pis.

Lotfi

Mais ce n'est pas grave, on le refera tout ça.

Habib

On le refera à d'autres occasions.

Lotfi

Merci à vous, Si Habib.

Habib

Merci beaucoup. C'était incroyable !